

FEUILLETS
ÉCONOMIE POLITIQUE MODERNE

Gilles Campagnolo

« Seuls les extrémistes sont cohérents... »
Rothbard
et l'École austro-américaine dans
la querelle de l'herméneutique

suivi de :

L'invasion de la philosophie et de l'économie
par l'herméneutique

de

Murray Rothbard

Traduction par Gilles Campagnolo

ENS ÉDITIONS
2006

Introduction

En 1987, Murray Rothbard (1926-1995) donnait en Pologne une conférence, « The hermeneutical invasion of philosophy and economics », ¹ dénonciation en règle de ce qu'il nommait un véritable « débarquement » (*invasion*) de la pensée herméneutique en philosophie et dans les sciences économiques nord-américaines. C'était là non seulement une attaque contre un style de pensée et une approche du savoir que Rothbard jugeait erronés et qui lui répugnaient profondément, mais encore une réaction en vue de défendre la pureté d'un libéralisme « véritable », mis à mal, selon lui, autant par ses prétendus partisans que par ses ennemis.

En intervenant avec vigueur contre le courant herméneutique en vogue aux États-Unis, Rothbard provoquait la polémique. Son but était de souligner les paradoxes nés, au sein même du camp libéral, de la rencontre des partisans du marché avec les herméneutes. À partir des années 1970, la « conversation » de ces derniers s'était en effet répandue, dans les campus nord-américains, depuis les départements de littérature comparée (en particulier française et allemande). À travers le relais fourni par certains philosophes américains (Rorty, notamment, incriminé par Rothbard) au postmodernisme européen (Foucault, Gadamer, Derrida...), ce courant atteignit, à la fin des années 1980, les facultés d'économie. Provoquer une « querelle de l'herméneutique » devait permettre d'ébranler ses prétentions et, en faisant « d'une pierre deux coups », manifester la véritable nature d'un discours dominant *faussetment* libéral selon Rothbard, celui monopolisé depuis les années 1950 par l'École de Chicago sous le magistère de Milton Friedman, Gary Becker, et les *Chicago boys* en général.

1 La conférence fut prononcée en avril 1987 à l'université Jagellon de Cracovie. Le texte en fut ensuite adapté pour publication sous forme d'article dans la *Review of Austrian Economics*, vol. 3, n° 1, 1989, p. 45-60.

En effet, aux yeux de Rothbard, le libéralisme est menacé de *l'intérieur*. S'il n'y a que des aberrations dans la philosophie herméneutique venue d'Europe et inconsidérément reprise par des penseurs américains en mal de renommée, celles-ci menacent désormais la pureté du dogme libéral jusque dans les rangs de l'École autrichienne développée à nouveaux frais aux États-Unis, et que nous appellerons pour cette raison « austro-américaine ». Rothbard, qui s'en veut le chef de file, se sent le devoir de réagir. Or, la source du mal provient de ce qu'on a voulu fonder, à tort, le libéralisme sur une base positiviste et, finalement, constructiviste, et qu'on a donné de la sorte des arguments aux barbares. Cette hérésie est l'erreur par excellence, mais c'est pourtant ce qu'a fait l'École de Chicago, qui maîtrise depuis trente ans la voix libérale, en cette fin des années 1980. En revenant au scientisme, Friedman a fait autant, depuis Chicago, que le philosophe Rorty (chef de file des herméneutes américains selon Rothbard) pour ouvrir la porte aux élucubrations herméneutiques et rhétoriques. La science économique n'est désormais plus à l'abri – et Rothbard de rappeler que Deirdre McCloskey, critique de la rhétorique des économistes, a débuté sa carrière à Chicago.² Cette porte ouverte aux derniers produits exotiques d'une ligne de réflexion folle doit alors être refermée...

Seulement, si le camp libéral est de la sorte profondément menacé, et si la diatribe même de Rothbard témoigne de cette division, une raison majeure est, selon le critique acerbe du *mainstream*, que le discours des positivistes a longtemps dissimulé des lacunes méthodologiques et théoriques fondamentales. Ces dernières devaient se révéler à terme catastrophiques et, finalement, entraîner l'« invasion » de la science par l'herméneutique. Le constater et le déplorer ne suffisant pas, Rothbard dénonce avec véhémence la trahison de l'idéal de pureté libérale jusque dans les rangs mêmes des prétendus partisans du marché libre alors qu'ils pactisent avec l'ennemi (que ce dernier soit keynésien, institutionnaliste, voire marxiste). L'intérêt de la diatribe rothbardienne vient de ce qu'elle manifeste combien les divergences *économiques* se rapportent à des enjeux *philosophiques*.

La conception de l'économie sur laquelle Rothbard appuie les accusations qu'il porte est fondée dans la tradition née de la pensée de Carl

2 Sur McCloskey, voir le premier volume de cette collection : Ludovic Frobert, « Si vous êtes si malins... », *McCloskey et la rhétorique des économistes*, 2004.

Menger (1840-1921), à Vienne. Cette origine la fit bientôt généralement dénommer « autrichienne ». Rothbard en épouse une version spécifique, développée par Ludwig von Mises (1881-1973) en Autriche puis en exil aux États-Unis. Rothbard y lit la science pure du libéralisme dans le cadre d'un apriorisme radical sur lequel Mises a fait reposer sa « praxéologie » – ou « science de l'action humaine » – dont doit découler la science économique tout entière. Contre la méthode positiviste qui règne sans partage dans les sciences économiques mathématisées de la seconde moitié du XX^e siècle, contre ses procédures standard de modélisation et de tests économétriques, contre la neutralité d'axiomes que les économistes peuvent faire varier à loisir, Rothbard défend, lui, le réalisme *apriorique* radical de l'action humaine.

Les lignes de fracture sont alors patentées au sein du camp des défenseurs du marché, avec l'École de Chicago en particulier. Les raisons dépassent les rivalités de prestige qui en sont les symptômes entre les écoles au sein du monde académique. D'une part, la question est posée aux fondements (philosophiques, épistémologiques, méthodologiques) de la pensée économique, d'autre part, les politiques nettement divergentes adoptées en fonction de ces positions ont des conséquences sur lesquelles l'opinion doit être éclairée. En effet, celle-ci confond sous le terme « ultralibéralisme » un vaste champ où les oppositions théoriques, méthodologiques et ontologiques sont légion. Les conséquences en apparaissent, par exemple, dans *l'hostilité* de Rothbard aux *Reaganomics*, cette politique économique menée sous la présidence Reagan qui semblerait aller dans un sens « libéral », mais dont Rothbard souligne les erreurs et les insuffisances du monétarisme friedmanien.³

Outre qu'elle est « autrichienne » et « ultralibérale », la voie rothbardienne est « totale ». Loin de ne se reconnaître de compétence qu'en économie, Rothbard jugeait en effet nécessaire de tisser une « toile de liberté sans accroc » entre les disciplines universitaires (histoire, philosophie, épistémologie, sciences économiques et politiques), comme entre ces

3 « Is there life after Reaganomics ? », *Money World*, 1988. Ici, une remarque s'impose, car le terme « libéral » a effectué des allers-retours entre Europe et États-Unis. Nous l'utilisons dans ces lignes au sens habituel en français. Mais il a, au contraire, en anglais américain, gardé un sens proche du XIX^e siècle européen, et en français contemporain, « *liberal* » devrait donc se traduire politiquement par « progressiste » ou « engagé à gauche ». Dans le présent ouvrage, « *liberal* » sera utilisé dans ce dernier sens, tandis que « libéral » sera relatif au sens économique d'apologie du marché. Rothbard ne se dit donc évidemment pas « *liberal* » mais « *in favor of defense of free market and free trade* », ce que nous rendons par : « libéral ».

dernières et la réalité du monde. Son ouvrage principal, peut-être, *Power and Market : Government and the Economy* (1970), proclame sans ambiguïté l'objectif final d'un marché débarrassé dans tous les domaines des contraintes exercées par le pouvoir étatique (y compris la défense et la police), c'est-à-dire d'un marché économique laissé libre de pouvoir s'exercer à plein sans interférence du pouvoir politique. L'étatisme, au contraire, pour Rothbard, gagne à la confusion apportée en science par l'herméneutique. C'est donc au nom de l'idéal du marché qu'il convient de dénoncer toute atteinte à la liberté. Forcée dans les bas-fonds de courants philosophiques importés aux influences néfastes, débarquée importunément au pays de la liberté, la conversation herméneutique doit être refoulée en science comme en politique. Pour Rothbard, une politique de *containment* s'impose en science également.

La science, précisément, possède une forme absolument *vraie* selon Rothbard, celle proposée par Mises, à savoir la *praxéologie*, dont l'économie est une application. Elle doit servir de rempart pour une science véritable. Son ambition est, au sens le plus général, de mener l'« étude interdisciplinaire de la liberté ».⁴ L'objectif de Rothbard consiste alors à faire des concepts que partagent les différents courants de l'École autrichienne aux États-Unis la base d'un appel au « véritable libertarisme »⁵ – la publication de son manifeste libertarien date de 1973. La position des partisans acharnés du marché, au sens libertarien et rothbardien en particulier, doit se présenter comme extrême pour être en mesure de « déraciner » les erreurs scientifiques et politiques répandues à propos du libéralisme. L'entreprise rothbardienne est une *mission* : répandre « la » vérité, purement et simplement, à savoir annoncer que le marché *doit se passer enfin de tout gouvernement*.⁶ Rothbard se sent la

4 Expression de Rothbard rapportée à l'occasion de l'hommage pour ses soixante ans, en 1986, à l'Institut Mises d'Auburn (textes publiés par Walter Block et Llewellyn Rockwell Jr. : *Man, Economy and Liberty : Essays in Honor of Murray N. Rothbard*, 1988, p. XII).

5 Nous conservons à escient l'anglicisme « libertarianisme » illustré par d'autres auteurs : Robert Nozick, Isaiah Berlin ou encore, parmi ceux qui se réclament de l'École autrichienne, Friedrich Hayek. En comparaison de Nozick, notamment, qu'il accusait de voir en l'État une « Immaculée Conception », Rothbard revendiquait les thèses les plus extrêmes dans : « Consistent libertarian », *Menckenianna*, 1963, et dans le manifeste libertarien publié dix ans plus tard : *For a New Liberty : The Libertarian Manifesto*, 1973b.

6 L'emploi du terme « radical » à propos de la contestation de la contrainte d'ordre politique sur l'économie serait bienvenu s'il n'avait, en anglais américain, le sens d'options diamétralement opposées, développées au même moment : voir, dans cette collection, Bruno Tinel, « À quoi servent les patrons ? », *Marglin et les radicaux américains*, 2004.

mission sacrée de défendre cette position contre ceux-là mêmes qui, dans le camp libéral, ont introduit, en retournant au scientisme, les germes de l'erreur en économie, les mêmes qui ont gangrené les institutions d'enseignement par la domination d'un positivisme éculé et incohérent et par l'introduction d'aberrations herméneutiques.

Au contraire, l'École autrichienne d'économie politique dont Rothbard se veut le principal thuriféraire, dans sa version adaptée par Mises aux États-Unis, doit fournir l'ultime rempart du véritable libéralisme, tant institutionnellement que théoriquement. Importée aux États-Unis à la suite des bouleversements politiques de l'Europe du XX^e siècle, la théorie proposée par les exilés autrichiens est longtemps demeurée marginale dans les études économiques. L'après-guerre, aux États-Unis, est dominé par le keynésianisme, avant la prise de pouvoir par l'École de Chicago à partir des années 1950. Les exilés viennois (Mises, Friedrich Hayek, Karl Menger Jr., etc.) qui importèrent la pensée de Menger père constituaient déjà la troisième génération de l'École autrichienne, après le fondateur et ses disciples directs (Eugen Böhm-Bawerk, Friedrich Wieser). L'intégration des conceptions autrichiennes dans les universités américaines fut difficile, nous y reviendrons. Mais la génération des étudiants américains qui, comme Rothbard, trouvèrent là un antidote au keynésianisme fut sensible au refus autrichien du positivisme de l'enseignement néoclassique.

Le regain autrichien au début des années 1970 vit alors apparaître des versions de plus en plus divergentes avec Israël Kirzner, Ludwig Lachmann et Rothbard, obligeant à questionner l'unité de l'École austro-américaine. Dans ce cadre, Rothbard défendit et illustra dans toute son œuvre les positions misésiennes de fond, à partir de l'apriorisme extrême, proposant une orthodoxie que la première partie de ce volume présentera en partant des principes méthodologiques et théoriques. Rothbard mit la reformulation de la pensée économique autrichienne aux États-Unis au service de la réaffirmation du programme libéral. Il contribua enfin à en fonder les institutions, comme l'Institut Mises, où il enseigna *sa* vérité.

Rothbard est décédé en 1995. Sa nature volontairement provocatrice – tous ses écrits en témoignent – lui valut l'adoration des siens, pour

Notons que, comme « *liberal* », le mot « *radical* » a gardé outre-Atlantique le sens du XIX^e siècle ; il s'appliquait alors aux révolutionnaires (ainsi, en 1848 en France).

lesquels il demeure une icône.⁷ À ses yeux, science, liberté et vérité ont partie liée, et toutes trois sont en grand danger, car leurs ennemis sont partout, déclarés ou dissimulés. Il s'agit de les combattre s'ils montrent leur visage, de les débusquer s'ils se cachent. Puisque l'herméneutique « envahit » la science et que la « conversation » oiseuse qui l'accompagne en philosophie inonde de ce qu'il juge être des insanités les champs de la pensée, et notamment l'économie, il se sent la mission de mettre sa pugnacité au service de leur cause, et de la science comme source de liberté révélée par Mises. Cette liberté, d'abord économique, se traduit aussi bien sûr en politique : la théorie « vraie » du libre-échange doit, en sa pureté, appliquer l'individualisme intégral en politique. *Power and Market* soutient, comme la fable *L'huître et les plaideurs*, que toute tierce partie entre partenaires de l'échange (et l'État en tout premier lieu) profite indûment d'une intrusion illégitime. Toute intervention gouvernementale est, pour Rothbard, sur les plans économique et politique, un péril pour ceux qui choisissent l'abondance plutôt que la pauvreté, la liberté de l'action humaine plutôt que la médiocrité entraînée par l'égalité universelle. Rothbard n'est pas le seul à présenter le libéralisme économique comme *seul* paradigme avantageux, mais il est le seul à en soutenir la *cohérence absolue* eu égard à *toutes* les sciences de l'homme. Notre première partie montre les attendus de sa position.

La détermination de Rothbard apparaît toujours totale dans ses textes. Elle confine au fanatisme, un « fanatisme du marché » aux démonstrations hyperboliques. Entendons bien son propos : une fois acceptés l'a priori minimal de l'action humaine (il est difficile de l'écarter) et les postulats qui le rendent opératoires (et il est malaisé de les refuser), alors les déductions conduites selon des schèmes logiques valides depuis l'axiome initial jusqu'aux résultats ultimes ne mènent-elles pas, tout simplement, à la *vérité*? Rothbard ne réclame en effet pas seulement de laisser l'entendement faire son œuvre, mais encore d'avoir le courage d'en accepter les conséquences, car toute conséquence déduite logiquement d'axiomes tenus pour vrais aura la même valeur de vérité qu'eux. Ennemi par excellence de tout compromis, qu'il regarde comme des compromissions au plan politique, Rothbard voit des socialistes y compris chez les partisans du président des États-Unis de l'époque, Ronald Reagan !

7 Le lecteur trouvera cette iconographie (photographies, portraits, etc.) sur nombre de sites Internet liés au Mises Institute d'Auburn, Alabama.

Introduction

Solitaire et inébranlable, Rothbard puise dans la méthode formulée par Mises, l'apriorisme extrême, la conviction indéfectible de dire « le vrai » qu'il défend dès ses premiers articles (1956) en faisant invariablement l'apologie sans concession du marché libre contre l'étatisme ambiant. Détenteur, selon lui, de la seule version cohérente du libéralisme économique, il lui semble pouvoir prévenir toute l'incohérence à laquelle se résigne, bon gré mal gré, le « gros de la profession » économique (le *mainstream* – l'anglicisme étant usuel, nous le conservons). Car, contre tous, Rothbard voit dans l'extrémisme le gage véritable de l'intérêt que peut susciter un auteur, le signe du sérieux de sa pensée et de son engagement (et à ses yeux Milton Friedman ne remplissait pas ces critères) :

Le penseur clair et logique sera toujours un « extrémiste », et il sera par conséquent toujours intéressant ; le piège qui le guette est, certes, de s'embarquer à fond dans l'erreur. Alors que le penseur orthodoxe « juste milieu » [*the orthodox « middle-of-the-road » thinker*] ne se trompera jamais autant que lui, il ne donnera non plus aucune contribution notable, hormis de se rendre en général ennuyeux comme la mort.⁸

Cette revendication de cohérence permet de présenter, dans une deuxième partie, le style de Rothbard à son pic d'intensité dans la querelle de l'herméneutique. Aussi, notre présentation a pour objectif d'éclairer la lecture de la conférence de 1987, dont le ton pourra frapper le lecteur. La raison de sa véhémence tient à ce que la « contamination » par l'herméneutique touche alors jusqu'à des disciples de l'école misésienne. Ainsi, Lachmann et son disciple, Don Lavoie, sont des renégats aux yeux de Rothbard car ils prônent une voie herméneutique au sein même de la théorie autrichienne. Il est d'autant plus urgent de traiter ces cas de contagion qu'ils touchent des fidèles de la pensée née chez Menger, qui sont déjà prévenus contre l'erreur des économistes positivistes. Dans le texte de 1987, Rothbard repère les deux sources auxquelles le discours herméneutique nord-américain « postmoderne » a puisé, qui ont fait son succès et lui ont donné sa force de persuasion.

L'une des sources est d'origine autochtone. Ce sont les courants américains pragmatistes (Dewey, Rorty) et institutionnalistes (Veblen, Commons). Leur influence sur la politique nationale s'est toujours

8 Recension de l'ouvrage de Milton Friedman, *A Program for Monetary Stability*, publiée le 31 octobre 1960 par le Volker Fund. Cité dans Block et Rockwell, 1988, chap. XXIV, S. Richman : « Commentator on our times : a quest for the historical Rothbard », p. 355.

nourrie d'une théorie de l'action *collective* honnie par Rothbard. L'autre source est européenne et a émergé aux États-Unis dans les années 1970 sous la forme d'un « tournant interprétatif » (*interpretive turn*) portant sur les textes littéraires, avant de se propager aux sciences sociales. Importée du continent européen, sa vogue est due au prestige de Gadamer, Derrida, Foucault, Ricoeur, ou encore des représentants d'une phénoménologie nourrie d'heideggérianisme. Elle a subjugué les universitaires américains et menace désormais l'école économique dont se réclame Rothbard.

Mais cette école elle-même n'était-elle pas d'importation ? Et cela, même si l'École autrichienne avait été fort mal reçue à l'époque de cette importation, et qu'aucun effet de mode ne l'avait alors accompagnée, contrairement à la vogue que devait connaître l'herméneutique. Pourtant, le débat original était bien, dans les deux cas, de source européenne. Carl Menger avait en effet édifié une École autrichienne en conscience de son ancrage,⁹ en vue de faire pièce à l'École historique dominant les universités allemandes jusqu'à l'effondrement du *Reich* de Guillaume II. Mais Menger n'avait évidemment pas pu en prévoir le destin américain. Les herméneutes, eux, vont en personne prêcher la « bonne parole » dans les universités nord-américaines où ils sont invités à des débats qui répètent paradoxalement parfois, *mutatis mutandis*, les positions à facettes multiples et contradictoires déjà exposées dans les traditions européennes ainsi transplantées de la *Mitteleuropa* au *Middle West*...

Quand Lachmann, par exemple, appelle de ses vœux une recherche herméneutique nourrie à la pensée de Max Weber, et que Rothbard le condamne au nom de concepts élaborés à Vienne, ils reformulent tous deux, dans un cadre neuf, les enjeux de querelles méthodologiques européennes bien antérieures. C'est ainsi que, sur les indications de Lachmann, Don Lavoie a engagé son programme à l'université George Mason (Virginie), le seul fief universitaire austro-américain patenté, après l'université de New York (NYU) où Mises avait tenu son séminaire pendant des décennies. La prétention à élaborer un programme autrichien qui transgressât les *caveat* de l'orthodoxie misésienne sonna l'alerte pour Rothbard – et ce fut l'occasion de la conférence de Rothbard dont nous présentons ici le texte pour la première fois en français.

9 En atteste sa correspondance avec le *Kultusministerium*, lettre du 13 janvier 1879 (*Wiener Verwaltungsarchiv*).

Or, en dépit du ton acerbe de Rothbard, que le lecteur prenne garde qu'il ne s'agit pas là de querelles picrocholines, mais bien d'un moment qui a décidé d'orientations bientôt portées dans le discours économique vulgarisé auprès des « décideurs ». Aussi minuscule que puisse sembler la discussion de programmes comme celui de Lavoie (par rapport à ceux mis en place par Becker à Chicago, par exemple), c'est bien plus que la méthodologie de l'économie (l'apriorisme et son corollaire, l'individualisme intégral) qui est en question : l'attention essentielle porte sur la complexité de la société civile moderne et sur la charge de la preuve de l'efficacité économique. Cela implique une diversité d'options au sein même du libéralisme économique – et chez ses adversaires. L'objet de la deuxième partie sera donc de rendre cela clair à partir des enjeux philosophiques de la question herméneutique.

Enfin, dans un dernier temps, nous donnerons quelques clés nécessaires à la compréhension des nombreuses allusions de Rothbard dans son texte qui incrimine philosophes et penseurs « ennemis » et se rapporte implicitement à la situation des universités américaines dans les années 1970-1980. Répétons l'avertissement : si le texte disponible ici pour la première fois en français révèle les lignes de fracture entre les discours libéraux, il pourra surprendre un lecteur habitué à un langage académique plus policé et à des règles de bonne compagnie. Pourtant, il ne détone pas par rapport à la prose habituelle de Rothbard, qui n'entend pas participer à la « conversation », mais bien engager le fer. À ses yeux, seuls les extrémistes sont intéressants, enthousiasmants – et surtout, seuls ils sont *cohérents* :

C'est là une autre illustration du fait que *seuls les « extrémistes » sont cohérents*, tandis que les éclectiques et les modérés restent pris dans leurs contradictions.¹⁰

10 « *Only "extremists" make sense* » : expression tirée de la recension faite par Rothbard (publiée le 6 octobre 1960 par le Volker Fund) du livre de William Zelmermyer, *Invasion of Privacy*. Cette conviction, profonde et proclamée, peut illustrer l'ensemble de l'œuvre de Rothbard.

1

La reformulation de la pensée économique autrichienne aux États-Unis : Rothbard et la réaffirmation du programme de recherche libéral

Gary North a rendu un hommage plein d'ironie et d'humour à Rothbard en prononçant, à l'occasion de ses soixante ans, un discours expliquant « pourquoi il ne gagnerait jamais le prix Nobel »!¹ North établit une liste de treize aperçus de théorie économique rothbardienne qui doivent avec nécessité le faire échouer dans l'obtention du Nobel.² Il reprend ironiquement les points de désaccord qui conduisent ceux dont la voix domine le libéralisme et l'enseignement des sciences économiques à l'échelle mondiale à condamner l'entreprise théorique autrichienne. S'ils peuvent attribuer à leurs partisans ce prix, que Rothbard ne saurait jamais obtenir, ont-ils pour autant raison ? La science serait-elle affaire de médailles et d'honneurs mondains ? Si c'est là le gage de leur sérieux face aux arguments autrichiens, alors le camp institutionnellement dominé vaut peut-être mieux : « ami de Friedman, mais plus encore ami de la vérité » semble dire North.

1 Gary North, « Why Murray Rothbard will never win the Nobel prize! », dans Block et Rockwell, 1988, chap. VIII, p. 89-109.

2 Citons notamment l'impossibilité d'appliquer le calcul infinitésimal à l'action humaine ; l'impossibilité de jamais calculer une utilité totale ; la pertinence de la notion de choix et le manque de pertinence des courbes d'indifférence, outil par excellence de la micro-économie généralement enseignée... (*ibid.*, p. 103-104).

Aux sources de l'inaltérable combat d'un « Autrichien » américain

En effet, c'est sans doute l'École de Chicago (encore plus que Lachmann et ses disciples, rivaux des rothbardiens au sein du courant austro-américain) qui est responsable, aux yeux de Rothbard, des erreurs fondamentales de la voie empruntée par le libéralisme. L'impasse du positivisme modélisateur et du scientisme économétrique s'achève, trente ans après sa prise de pouvoir au sein des départements d'économie, en une conversation rhétorique et herméneutique qui déshonore la science...

Rothbard avait pourtant multiplié les avertissements et défendu bec et ongles une orthodoxie libérale en tentant de systématiser l'option « austro-américaine » à partir de 1956. Dans l'article « In defense of extreme apriorism », publié par le *Southern Economic Journal*, il relevait le drapeau de la doctrine formulée par Mises. Il s'agit alors pour le jeune Américain de retrouver la pensée autrichienne dans toute la pureté originelle qu'il attribue, une fois pour toutes, à la tradition allant de Menger à Mises. De cette position dans le domaine scientifique suit un combat engagé en faveur du marché, qui ne se démentit jamais, depuis l'époque où différentes versions combinant keynésianisme et institutionnalisme dominaient la majorité des universités américaines et des instances gouvernementales jusqu'à l'apparente victoire des thèses favorables au marché dans l'économie et la politique de la fin du XX^e siècle.

Rothbard suit une ligne de *systématisation* de la science de l'action humaine, la praxéologie, forgée par Mises dans *Human Action*, en 1949.³ Rothbard entendit toujours en tirer la substantifique moelle, en contribuant, à son tour, à sa défense et à son illustration dans le champ des résultats concrets des sciences sociales – que ce fût en économie, en histoire ou en philosophie. Car le sous-titre donné à son ouvrage par Mises (*A Treatise of Economics*) n'était pas limitatif – son contenu en témoigne – et Rothbard considérait effectivement la praxéologie comme interdisciplinaire. Ainsi, il devint d'abord l'élève de l'historien Josef Dorfman à l'université Columbia (New York), autre inspirateur de sa pensée dont, malgré des désaccords, il devait toujours louer les travaux, jusque dans le manuel d'histoire de la pensée économique du point de vue autrichien

3 L'ouvrage publié par les Presses universitaires de Yale en 1949 attendit sa traduction française jusqu'en 1985 : *L'Action humaine*, trad. R. Audouin.

(*An Austrian Perspective on the History of Economic Thought*) qu'il rédigeait à la veille de sa disparition en 1995. Ce manuel devait consacrer l'École autrichienne *américaine*, dont Rothbard se présentait comme le maître à penser, après Mises, ancré dans une tradition qui, outre Menger, comprend l'école libérale française qu'il réhabilitait : Condillac, Say, Bastiat, etc. Il est significatif que Rothbard débuta cet ultime travail *après* la période de crise qui est notre objet.⁴

En cette même année 1956, où il avait fait, avec son article, une entrée remarquée dans le champ des études économiques parmi les partisans acharnés (alors rares) du marché *seul*, Rothbard obtint son doctorat à l'université Columbia, sous la direction de Josef Dorfman. Ce *PhD* d'histoire est consacré à l'étude de cas de la première panique boursière de l'histoire des jeunes États-Unis d'Amérique, en 1819. Rothbard conservera dans ses travaux futurs un intérêt particulier pour les questions posées par les situations économiques historiques extrêmes : paniques boursières soudaines et dépressions économiques profondes. Il devait appliquer les mêmes outils à la Grande Crise des années 1930, s'ingéniant à prendre à contre-pied les idées reçues.⁵

Le jeune combattant en faveur d'un libéralisme « pur » s'en prenait d'abord à la leçon keynésienne sur le krach de 1929, acceptée par une large majorité d'historiens de l'économie. Pour les keynésiens américains, la crise avait montré l'effet de la combinaison des insuffisances inhérentes au marché (dans lequel un équilibre de sous-emploi et donc un chômage *involontaire* se révélaient possibles) et de l'absence de tout mécanisme de régulation pouvant en tempérer les excès. S'y ajoutait une volonté de *laisser-faire* imputée aux présidents républicains et à la classe politique des années 1920. Contre cette inaction choisie, le New Deal, avec ses célèbres programmes de grands travaux (notamment la Tennessee Valley Authority, les grands barrages devant fournir l'énergie électrique aux quatre coins du pays, etc.), aurait représenté la solution de sortie de crise, heureusement rendue possible par l'élection de Franklin Delano Roosevelt à la présidence.

- 4 De ce travail inachevé sont nés en 1995 deux volumes consacrés l'un à l'économie politique avant Say (Rothbard préfère voir en lui plutôt qu'en Adam Smith le tournant essentiel de la pensée économique), et l'autre à l'économie classique (*Classical Economics*).
- 5 *The Panic of 1819 et America's Great Depression* parurent respectivement en 1962 et 1963 à Princeton, chez D. Van Nostrand. En 1969, Rothbard publia une étude généralisant ses conceptions : *Economic Depressions : Causes and Cures*, rééd. par Richard Ebeling, puis par le Mises Institute (1983).

Rothbard affirma, au contraire, que Herbert Hoover avait *déjà* lancé la plupart de ces programmes (et pas seulement le fameux *Hoover Dam* du Colorado).⁶ La responsabilité incombait donc à Hoover. Il était président lors du « Jeudi noir » d'octobre 1929, ainsi que les années suivantes, les premières de la Grande Crise – et il avait agi quand, selon Rothbard, il n'eût pas dû le faire. Il avait été à l'initiative des grands travaux qui avaient précédé la crise comme de l'intervention de l'État qui l'avait aggravée. L'étatisme ne suivait donc pas le krach, mais le préparait et l'accompagnait. Dans cette difficile question d'historiographie économique, débattue encore aujourd'hui, l'interprétation selon laquelle l'interventionnisme intempestif était la véritable cause, sinon la seule, de la catastrophe du capitalisme des années 1920 puise ses origines pour une large part dans l'analyse de Rothbard.

Mais, déjà, le jeune économiste ne s'en prenait pas seulement à la conception néo-keynésienne, alors dominante dans nombre d'universités américaines. Il critiquait aussi la conception, prônée par l'École de Chicago, d'un libéralisme où la méthode positiviste de Milton Friedman s'était imposée. La même année que Rothbard publiait son travail sur la Grande Crise, Friedman et Schwartz en traitaient dans leur histoire monétaire des États-Unis. L'affrontement des thèses retenues de part et d'autre était clair.⁷ Sur le krach de 1929, il entendait écarter cette autre interprétation anti-keynésienne. Si elle mettait en cause le rôle de la Banque centrale, à l'instar de Rothbard, c'était en effet pour juger que la Federal Reserve avait *aggravé* un mécanisme par ailleurs déjà *engagé* par le marché. Rothbard soutenait que la Federal Reserve avait aggravé la situation par manque d'indépendance et alourdi le poids néfaste de l'emprise *déjà* existante du *gouvernement* sur une grande part de l'économie. Par l'intermédiaire de Rothbard, une révision des thèses historiques couramment reçues trouvait donc un ancrage dans une voie alternative à celle de l'École de Chicago, qui se tenait prête à prendre la relève si la

6 « The Hoover myth », J. Weinstein et D. W. Eakins éd., *For a New America : Essays in History and Politics from Studies on the Left, 1959-1967*, 1970, et « Herbert Hoover and the mythology of *Laissez-Faire* », *A New History of Leviathan*, codirigé avec R. Radosh en 1972.

7 Milton Friedman et Anna J. Schwartz, *A Monetary History of the United States, 1857-1960*, Princeton, Princeton University Press, 1963. Dans « The methodology of positive economics » (*Essays in Positive Economics*, Chicago, University of Chicago Press, 1953), Friedman commente la position de John Neville Keynes qui distinguait entre « science positive », « science normative » et « art » (au sens de l'art de l'ingénieur).

confiance dans la politique budgétaire d'inspiration keynésienne venait à fléchir. Cela se produisit dès que la crise succéda à la prospérité de la période Eisenhower. Pour Rothbard, on substituait seulement une erreur à une autre, et l'occasion d'une orientation véritablement libérale était manquée.

Positivistes et économètres estiment alors qu'ils peuvent monopoliser la voix de la science. Or, ils se prétendent défenseurs d'un certain nombre de fins (dont la liberté du marché), mais ils ne se fondent que sur des méthodes erronées, qui devront à terme miner leur position, dit Rothbard. Le libéralisme est en miettes entre leurs mains, et il convient de le fonder sur d'autres bases : entre le positivisme de Milton Friedman, l'accent mis sur la détention parfaite de la connaissance et de l'information par l'agent, et la praxéologie de Mises radicalisée par Rothbard, il y a un monde. Rothbard est explicite à cet égard :

Ce que Milton Friedman fit, ce fut d'importer en économie la doctrine qui avait dominé la philosophie pendant plus d'une décennie, à savoir le positivisme logique. De manière ironique, Friedman importait le positivisme logique à peu près au même moment où le contrôle [exercé par le positivisme] d'une main de fer sur la profession philosophique aux États-Unis avait déjà passé son pic. Pendant trois décennies, nous eûmes à endurer l'insistance complaisante sur l'importance vitale des tests empiriques des déductions faites à partir des hypothèses, importance qui justifiait la prédominance des modèles économétriques et de la prévision, tout autant qu'elle servait d'excuse universelle à ce qu'une théorie fût fondée sur des suppositions qu'on reconnaissait pour fausses et extrêmement irréalistes. Car la théorie économique néoclassique repose en effet clairement sur des hypothèses irréalistes au point de l'absurde, telles que celles de la connaissance parfaite, de l'existence continue d'un équilibre général sans profits, sans pertes, et sans incertitude, et de l'action humaine conçue dans les limites de l'usage d'un calcul qui suppose des changements infiniment petits dans nos percepts et dans nos choix.

En bref, ce formidable appareil de la théorie économique mathématique néoclassique et des modèles économétriques, tout cela repose, d'un point de vue misésien, sur les sables mouvants traîtres de suppositions fausses, et même absurdes.⁸

Le résultat auquel aboutissent ces libéraux si divers, en affirmant que la non-intervention gouvernementale est préférable dans les processus économiques, peut d'abord leur sembler commun. Cela ne saurait

8 *Économistes et charlatans*, 1991 a, recueil d'articles traduits en français, p. 55.

combler l'écart qui existe entre les visions positiviste et autrichienne si la première était mal fondée et *fausse*, tandis que la seconde serait éventuellement *exacte*. Des tentatives de rapprochement à divers niveaux, méthodologique et théorique, ont eu lieu. La question se pose jusque dans le camp de Rothbard, puisque l'« économie rotative » de Mises préparait cette possibilité en offrant des possibilités de modélisation dans le cadre autrichien.⁹ Mais le fossé reste infranchissable.

Dès lors, il ne restait que l'espoir de réaffirmer contre vents et marées la validité des outils autrichiens légués par l'école fondée par Menger, et de les transmettre, après Mises, au public américain. Les crises économiques avaient fourni des cas d'études concrets permettant de mettre à l'épreuve de la réalité historique nord-américaine les conceptions relatives à la formation spontanée d'instruments monétaires en raison de leur plus ou moins grande « capacité d'écoulement » (concept d'*Absatzfähigkeit* de Menger traduit par *marketability* ou *saleability* en anglais), à la théorie du capital et des cycles (dont une origine remonte à Böhm-Bawerk), à celle des « cycles d'affaires » (*business cycles*) et à l'apriorisme méthodologique de Mises, entre autres. Ce travail systématique visant à renouveler la pensée autrichienne dans un cadre nord-américain fut en grande part effectué par Rothbard. Paradoxalement, l'héritier d'une tradition souvent qualifiée d'anti-historiciste trouvait refuge dans le programme d'étude *historique*, car il était susceptible de comporter un agenda politique plus explicite que le positivisme de Chicago aux yeux du thuriféraire d'un pur laisser-faire.

Cet agenda allait inspirer trente années de critique *libérale* s'étendant jusqu'aux *Reaganomics* jugées encore trop interventionnistes, malgré leur proximité apparente (seulement vu de l'extérieur, selon Rothbard) avec le credo favorable au marché. Cette opposition « ultra-libérale » aux politiques gouvernementales (aussi libérales qu'elles se prétendissent) menait le combat au nom d'un libéralisme pur. Son extrémisme revendiquait l'exclusivité d'une logique de marché refusant tout compromis : non seulement le gouvernement *était le problème*, selon la formule reaganienne, mais son existence même devait se trouver abolie au travers d'un jeu du marché enfin laissé libre. Le sens ultime des travaux

9 Rothbard « ne cherche pas à nier que les hypothèses fausses soient utiles en théorie économique, mais uniquement lorsqu'on les utilise comme des constructions auxiliaires, et non comme des prémisses à partir desquelles on pourrait déduire des théories empiriques » (*ibid.*, p. 262) – à défaut de cette précaution, Rothbard invaliderait par la même occasion le caractère opératoire de l'« économie en rotation uniforme » de Mises !

initiés par Rothbard se manifeste dans cet espoir que d'autres jugeraient chimérique.

Or, l'enquête historique menée par Rothbard pour réviser les croyances quant au passé économique de l'Amérique ne pouvait, à elle seule, évidemment suffire à cet ambitieux programme. Une refonte vérifiable du discours libéral imposait, d'après le critère anti-historiciste autrichien même, un travail de détermination proprement *théorique*. Remarquons cependant qu'il eût été plus exact, plutôt que d'anti-historicisme, de parler d'emblée, aux origines de l'École autrichienne chez Menger, d'un partage nécessaire entre un bon et un mauvais usage de l'histoire.¹⁰ Si l'économiste entend *prouver* la théorie au moyen d'exemples tirés de l'histoire, il s'illusionne. En revanche, s'il espère montrer le bénéfique à tirer de ses concepts par leur illustration, à travers des études de cas (par définition singuliers), il enrichit les théorèmes démontrés *par ailleurs* dans la théorie.

Rothbard souscrivit à cette procédure. Hors de l'histoire et dans le but d'œuvrer pour la théorie, il s'appuya alors non plus sur les travaux de Dorfman, mais sur l'œuvre de Mises. Il avait commenté *Human Action* dès 1951 pour l'*American Economic Review*.¹¹ La reconnaissance académique aux États-Unis avait été chichement accordée à Mises, réduit par exemple, à son arrivée, à tenir un simple séminaire d'étudiants à l'université de New York, alors bien moins prestigieuse que Columbia, dans l'Upper West Side. Mises devait comparer cela au cercle prestigieux qu'il dirigeait dans sa jeunesse à Vienne, où les invités renommés s'étaient succédé, et où des débats majeurs (sur l'impossibilité du calcul socialiste,

- 10 Sur la « Querelle des méthodes » (*Methodenstreit*) au cours de laquelle Menger avait affronté, à la fin du XIX^e siècle, l'École historique allemande, voir notre *Critique de l'économie politique classique*, 2004 (parties II et III), et notre traduction à paraître des *Recherches sur la méthode des sciences sociales et de l'économie politique en particulier* de Menger (*Untersuchungen über die Methode der Socialwissenschaften und der politischen Oekonomie insbesondere*, 1883), augmentée d'extraits de la polémique avec le chef de file de l'École historique, Gustav Schmoller – notamment l'ouvrage de Menger sous forme de lettres ouvertes *Les erreurs de l'historicisme (Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie*, Vienne, Alfred Hölder, 1884) et l'article de Schmoller « Zur Methodologie der Staats- und Sozialwissenschaften » (*Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im deutschen Reiche*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1883, p. 239-258).
- 11 « Mises "Human Action". Comment » parut dans l'*American Economic Review*, en mars 1951, p. 181-185, suivi d'une réponse de George Schuller, auquel Rothbard répliqua à son tour dans le numéro de décembre de la même année, « Praxeology : reply to Mr. Schuller », p. 943-946.

par exemple) avaient été conduits. Néanmoins, son exil n'avait pas entamé la capacité d'inspiration du penseur. Même marginalisé dans un monde académique américain qui l'ignore, Mises travaille, seul, à l'élaboration de sa praxéologie, « science de l'action humaine pratique ». Et il invite les économistes à le suivre dans la préface de *Human Action* auquel il donne ce sous-titre de *A Treatise of Economics*. Rothbard fut l'un des premiers à y lire les linéaments d'une radicalisation du libéralisme américain qui déborderait le champ de la théorie économique. Fondant sciemment sa stratégie sur la conviction que « seuls les extrémistes sont cohérents », il se mit à pousser de manière systématique chaque position du « maître » Mises¹² jusqu'au point extrême où il la ferait sienne pour sa propre œuvre.

Un premier résultat de cette stratégie dans la théorie fut, en 1962, *Man, Economy and State* (publié à Princeton aux éditions Van Nostrand). Cet ouvrage est, après *Human Action*, la pierre fondatrice d'une École austro-américaine par sa composition comme par ses orientations. Rothbard définit son style au travers d'articles polémiques offensifs (et parfois délibérément offensants à l'égard des personnalités de la discipline). Mais il signale en même temps à tous ce qu'apporte l'École autrichienne, dont la diffusion restait marginale, à la conception de la liberté américaine en particulier. Rothbard fit ainsi passer la conception du marché d'un libéralisme « bon teint », s'accommodant temporairement du *big government*, même lorsqu'il disait viser un *small government*, à un libertarianisme exacerbé prônant le « *down with the government!* ». Le caractère radical de ses thèses, leurs fondements méthodologiques et théoriques, interdisent alors effectivement de les confondre avec les versions positivistes, monétaristes et scientistes des Friedman et Becker. Aussi convient-il d'exposer maintenant quelques-uns de ces fondements sur lesquels Rothbard entend asseoir la cohérence de son extrémisme dans la forme de libéralisme qui, jusqu'à nos jours, à partir de l'« apriorisme » et de la thèse de *l'inutilité* et de *l'impossibilité* de tester les résultats économiques dans la réalité, donne le contrepoint le plus fort à la voix libérale dominante de l'École de Chicago.

12 Le mot n'est pas trop fort : Rothbard n'intitule-t-il pas en 1988 son ouvrage d'hommage *Ludwig von Mises : Scholar, Creator, Hero* ?

Table

Introduction	7
1. La reformulation de la pensée économique autrichienne aux États-Unis : Rothbard et la réaffirmation du programme de recherche libéral	17
Aux sources de l'inaltérable combat d'un « Autrichien » américain	18
Les fondements méthodologiques de la science selon Rothbard	25
Les trois courants de l'École austro-américaine : les effets de l'émigration sur l'École autrichienne aux États-Unis et les orientations austro-américaines	42
2. La polémique autour de l'herméneutique : une nouvelle voie pour la science dans les années 1980 aux États-Unis ?	67
La voie ouverte par Lachmann, suivie par Lavoie, et que Rothbard veut fermer	68
L'herméneutique dans les sciences sociales et la philosophie américaines	82
L'enjeu conceptuel majeur : une nouvelle théorie de l'action en lieu et place de la « praxéologie » ?	95
3. Le texte de Rothbard : un révélateur des lignes de fracture entre les discours libéraux	111
Explication de quelques allusions et imprécations de Rothbard	113
Au-delà des imprécations, enjeux et structure de l'argumentaire de Rothbard	119
4. Conclusion	129
5. Bibliographie	137
Bibliographie de Murray Rothbard	137
Autour de Murray Rothbard, de l'École autrichienne aux États-Unis et de la querelle de l'herméneutique et de la rhétorique	141
Annexe - Références citées dans le texte de Murray Rothbard	145

L'invasion de la philosophie et de l'économie par l'herméneutique	149
L'incompréhensibilité	153
Le collectivisme	157
De l'« ouverture » et de l'entretien de la « conversation »	159
L'économie herméneutique	164